

Qui fut Quintus Horatius Flaccus?

Un poète pour notre temps

Sur les traces d'un auteur classique au sens plein du terme

par Franck Colotte

Qui fut Quintus Horatius Flaccus, autrement dit Horace dont Julien Sorel, le héros du roman «Le Rouge et le Noir», est capable de réciter et de paraphraser plusieurs de ses odes lors d'un examen? Beaucoup d'entre nous le rattachent au «carpe diem» – formule qu'il employa dans son «Ode à Leuconoé», certains voient en lui surtout l'auteur des «Satires» dans lesquelles il brosse de nombreux portraits de personnages remplis de vices, d'autres celui de l'«Épître aux Pisons» ou «Art poétique», conversation à bâtons rompus dans laquelle sont abordées les notions de poésie, de poème et de poète. Pour un public d'élèves et d'enseignants, il renvoie au «Certamen Horatianum», concours de traduction d'extraits tirés de ses œuvres, qui se déroule chaque année dans sa ville natale, Vénoûse.

Quel que soit l'angle d'approche, Horace est un auteur classique au sens plein du terme: il est enseigné en classe, assidûment fréquenté, connu, appris, traduit et imité. Cet auteur est un poète humaniste avant la lettre, à la fois critique et créateur, théoricien et praticien de la poésie, auteur d'un art poétique et modèle inégalé de poésie lyrique, mais aussi satirique et épistolaire.

Originaire de Venosa, où trône encore aujourd'hui une magnifique statue du plus illustre poète de cette ville du sud de l'Italie, Horace vécut de 65 à 8 avant J.-C. Bien qu'il soit issu d'une famille humble, il poursuit des études à Rome puis à Athènes où il devait suivre une formation philosophique. Mais des bouleversements politiques consécutifs à l'assassinat de Jules César, en 44 avant J.-C., le conduisent à s'impliquer et à s'engager dans l'armée. Plus ou moins en disgrâce et aux prises avec des revers de fortune, il rentre à Rome vers 40 avant J.-C. et se lance dans une carrière littéraire. Son succès est rapide. Il compose d'abord des «Épodes» (courtes satires à forme lyrique) et des Satires qui assoient sa réputation vers 30 avant J.-C. Il s'agit souvent d'une peinture générale des travers et des vices humains qui revêtent une dimension universelle. Alors qu'il est proche d'Octave – futur empereur Auguste, il offre au public des «Odes» et des «Épîtres» (lettres poétiques comparables à des «causeries» d'allure assez libre), son ambition étant d'offrir à Rome une grande poésie lyrique susceptible de rivaliser avec la poésie grecque. On peut parler d'une poésie d'imitation puisqu'il s'inspire des poètes grecs de Lesbos (VI^e siècle avant J.-C.) comme Alcée ou Sappho. Toutefois, cette imitation n'exclut pas l'originalité. Il développe des thèmes comme l'amour de la vie, la hantise de la mort, mais il célèbre aussi Auguste et ses victoires, ainsi que les vertus romaines, par exemple dans le «Chant séculaire» de 17 avant J.-C. Sa poésie a influencé toute la poésie européenne, notamment à travers le motif du «carpe diem» (Odes I, II, 8). Son art poétique, l'«Épître aux Pisons», qui développe ses conceptions littéraires et les difficultés du métier

de poète, a également inspiré de nombreux auteurs dont les maîtres du classicisme comme Nicolas Boileau (1636-1711, auteur d'un «Art poétique» paru en 1674). Horace insiste sur le rôle social du poète, sur l'importance et la dignité de son travail. Il met en avant les qualités morales dont il doit faire preuve et il subordonne la sensibilité aux lois de la raison et de l'intelligence. Il souligne aussi le nécessaire travail sur la langue: dès les «Satires», il fustige les mauvais poètes capables d'aligner deux cents vers en une matinée, prêts à tout pour trouver un libraire et plaire à la plèbe¹. Lui «lime» (Satires, I, X) ses vers, les travaille longuement, et produit peu. Il n'écrit que pour ses amis et donne au poète le conseil suivant: «ne te mets pas en peine d'être admiré par la foule, satisfait d'un petit nombre de lecteurs» (Satires, I, X). Par ailleurs, son «Ars poetica» est un des premiers textes théoriques dont les formules et la composition d'ensemble permettent de penser le rapport aux modèles et la question de l'imitation, mais aussi celle de la relation de l'écriture à la publication. Il est aussi un texte qui met au premier plan une poétique

moins de la fiction que de la personne et du personnage, y compris celle de la personne et du personnage d'auteur.

Du Jardin au Portique

Par ailleurs, si l'on dit d'Horace qu'il fut d'abord épicurien, comme son ami Mécène, puis, l'âge venant, qu'il s'est pour ainsi dire converti au stoïcisme, il faut également rappeler qu'il a aussi (et peut-être surtout) revendiqué le droit de «n'être aucune école». Quand il publie à 45 ans son premier livre d'«Épîtres» et annonce à Mécène son intention de ne plus s'inquiéter que de la vérité et du bien («verum atque decus»), il précise aussitôt qu'il entend rester son propre maître (Épître I, I, v. 13-19). Le Vénoûsien, dans la même épître, dit également son intention de «laisser les vers et les futilités», ce qui signifie, en d'autres termes, les jeux faciles d'une poésie moins austère. Mais ce n'est pas pour autant un philosophe de métier, c'est seulement un poète qui est attentif aux courants philosophiques de son temps et qui les intègre dans son œuvre comme il le fait dans sa vie. Mais d'où lui est venu

cet intérêt pour la sagesse? Horace a grandi dans la capitale au moment où la République était tirée à hue et à dia par toutes les ambitions. C'est peut-être le spectacle des rivalités et des désordres des uns et des autres ou les dangers de la grande ville qui ont inspiré à cet affranchi de Vénoûse les leçons de morale pratique dont le poète se souviendra avec tant d'émotion et qui expliquent vraisemblablement son franc-parler et son ironie. Horace, qui a entre 25 et 30 ans quand il rend un hommage à son père dont les conseils l'ont guidé vers la philosophie, dit aussi qu'il s'interroge régulièrement sur lui-même et sur la conduite qu'il doit adopter, comme il le confie dans la «Satire IV»: «(...) Et, en effet, quand je suis à l'écart sur mon lit de repos ou sous un portique, je ne me fais pas faute à moi-même: Ceci est plus sage; – en agissant ainsi je vi-vrai mieux; – voici la manière de me rendre cher à mes amis; – la conduite d'un tel n'est pas folie; me laisserai-je aller à l'imiter un jour? Voilà les réflexions que, lèvres closes, je retourne en moi-même²». Horace pratiquait donc l'examen de conscience, exercice fort recommandé par son contemporain Sextius.

Cela dit, Horace fut d'abord épicurien: on n'aurait aucune peine à retrouver, dans les «Épodes» et dans les «Satires», des souvenirs précis de Lucrèce ou de ces invitations à «cueillir» l'instant présent sans trop exiger de la vie, même si leur mélancolie s'accorde mal avec la sérénité du Jardin. Dans la première Satire du livre I, par exemple, il fustige, comme Lucrèce lui-même aurait pu le faire, la quête incessante de l'argent, image de tous les désirs injustifiés. Dans cette «Satire», le poète constate que le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas se borner – ce à quoi il répond, avec les mots du Jardin, à savoir que la sagesse est de «limiter ses désirs au strict nécessaire». L'«Épode 13», quant à elle, est d'un épicurisme moins assuré – mais qu'aurait encore à dire un écrivain qui serait parvenu à l'ataraxie? Horace veut fêter son anniversaire avec ses amis et renvoyer ses soucis à demain! De plus, Épicure conseillait de «vivre caché» et Lucrèce avait dénoncé les formes d'ambition et de

luxé. Le Vénoûsien s'est empressé d'appliquer ses «recettes» pour préserver sa liberté, par exemple quand il refusa la charge de secrétaire particulier que lui avait proposée l'empereur Auguste dans la mesure où il savait qu'il n'était pas fait pour conduire les autres. C'est cela qui lui permit de mener à Rome une vie simple et sans contrainte. Comme il le souligne dans la «Satire VI», le fardeau serait trop lourd pour lui «(...) car, immédiatement, il me faudrait chercher à grossir mon avoir, saluer plus de gens, mener avec moi un ou deux compagnons pour ne pas m'en aller à la campagne ou en voyage», alors que dans sa condition, le bonheur est à peu de frais. Chez Horace, on peut

observer un épicurisme moins strict, celui dont les Odes vont donner l'expression la plus achevée et la plus «lyrique», au sens ancien du terme puisque c'est là que le poète va multiplier les expériences rythmiques sur le modèle des Grecs. Par ailleurs, c'est la «retraite» de la Sabine qui eut ceci de paradoxal qu'elle a favorisé chez son hôte une sorte de mutation au terme de laquelle il s'est retrouvé au Portique Sans parler de «conversion», il est évident qu'Horace tourne alors ses regards vers d'autres horizons. Pour passer du Jardin au Portique, il n'est pas nécessaire de vivre autrement car on peut être frugal, aimable, courageux, etc. dans les deux cas de figure. L'adage tout stoïcien du «Sapiens solus rex» finira de parfaire son réorientation philosophique.

Un satiriste de talent

La satire générique ou littéraire émerge de l'Antiquité romaine, et même si les Romains ont transposé nombre de formes littéraires venues de Grèce, ils sont les inventeurs du genre littéraire de la satire ainsi que de sa dénomination. L'étymologie du terme «satire» conserve encore de nos jours une part de mystère dans la mesure où le terme «satura» serait la forme féminine de l'adjectif «satur» qui signifie «rassasié», désignant un plat garni en abondance de différents mets, qui faisait office d'offrande aux dieux: «Autour de ce premier sème gravitent plusieurs connotations: la fertilité de la terre, la fécondité humaine, la richesse et l'opulence en général. De l'idée de profusion découle le second sens, celui de diver-

sité³. Lucilius, prédécesseur d'Horace, «inaugure une nouvelle conception de l'auteur de satura comme censeur public. Son œuvre est le creuset où se mêlent les deux paramètres fondamentaux de toute satire, l'agressivité critique et le comique⁴». Le Vénoûsien est critique à l'égard de Lucilius, mais uniquement au sujet de la forme et plus précisément en ce qui concerne la prosodie. Il loue du reste son style dans la «Satire IV» dans laquelle il dépeint ce chevalier romain du II^e siècle avant J.-C. comme un homme «spirituel, d'un flair subtil, raboteux dans la structure de ses vers⁵». En dépit des reproches adressés à ce dernier au niveau de la versification, Horace a été sensible au discernement de son aîné sur les défauts des hommes et surtout à sa capacité à exercer le comique avec tact.

De plus, si un poète se place sous la protection d'un puissant «patronus», il a donc toutes les chances d'échapper aux poursuites. C'est la manière dont on a souvent expliqué les attaques nominatives qu'Horace s'autorise les «Satires»: fort de ses relations avec Mécène, il pourrait user de franc-parler sans craindre les procès. Mais la situation est plus complexe et la protection de Mécène constitue à la fois un encouragement et un obstacle à la «libertas» dans les «Satires». L'opposition entre l'«acre» et le «ridiculus» ne correspond à aucune réalité, mais c'est une construction qui lui permet d'user de franc-parler en se démarquant de son prédécesseur. C'est également pour se démarquer de Lucilius qu'Horace crée l'illusion d'un

destinataire exclusivement privé: alors que les attaques de son prédécesseur sont publiques et sèment le trouble dans la cité, il veut laisser croire que les siennes s'adressent à ses seuls «amici» et sont sans impact sur la vie publique, parfaitement inoffensives. Cherchant à créer l'illusion d'un franc-parler privé, Horace use exclusivement de motifs moraux lorsqu'il attaque nommément. Mais ses attaques morales sont étroitement liées à la vie publique romaine. Les vices moraux sont présentés comme des obstacles à la sagesse et au bonheur individuels, mais aussi et surtout comme des obstacles à la stabilité et à la prospérité de la cité: les prodiges ruinent les patri-moines familiaux autour desquels la vie sociale s'organise et, amollis par le luxe, sont incapables de remplir leurs devoirs civiques et religieux; les cupides sont des ambitieux qui empêchent le bon fonctionnement de la vie politique; les adultères bafouent les valeurs du «mos maiorum» et participent au chaos moral et social que connaît Rome. De quoi nous faire réfléchir aux acteurs et aux situations de notre époque ...

¹ Stendhal, «Le Rouge et le Noir», I, chapitre XXIX, «Le premier avancement», LGF, 1983, p. 218.

² Perret (J.), «Horace», Paris, Hatier, coll. «Connaissance des lettres», 1959, p. 49.

³ Horace, «Satires» (IV), Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1932, p. 67.

⁴ Duval (S.) – Martinez (M.), «La Satire», Paris, A. Colin, coll. U, série «Lettres», 2000, p. 80.

⁵ Duval (S.) – Martinez (M.), op. cit., p. 81.

⁶ Horace, «Satires» (IV), op. cit., p. 60.



Statue d'Horace à Vénoûse.

